

## CHANGER LE MARBRE EN EAU

*par*

CLAUDE ARNAUD



*Quel fut votre premier grand choc littéraire ?*

*Que pouvez-vous nous en dire ?*

Gide. Un homme disait tout de ses désirs, de sa vie, de ses goûts, sans la moindre gêne, comme on n'ose même pas le faire seul à seul. Une sensibilité s'avouait dans un style soyeux qui prenait l'apparence même de ses pensées. J'avais quatorze ans, j'ai tout lu dans l'année.

*Quel classique aimiez-vous à vingt ans ?*

*Adolphe*, de Benjamin Constant. Ses phrases se plantaient dans mon cœur comme des épingles, sinon des couteaux de vendetta. Étonnamment, **Constant** se

« *En s'acharnant contre lui-même,  
Constant m'a atteint au plus  
profond.* »

venge non d'une maîtresse, mais de sa propre incapacité à aimer. En s'acharnant contre lui-même, il m'a atteint au plus profond.

CHANGER LE MARBRE EN EAU

*Celui que vous gardez toujours à portée de main ?*

Ce serait les *Maximes* de La Rochefoucauld. On ne peut révéler en moins de signes plus de secrets sur notre amour-propre et nos faux-semblants.

*Avez-vous un souvenir de franche rigolade  
– ou de désespoir intense – associé à la lecture  
d'un classique ?*

J'ai énormément ri à la lecture de *D'un château l'autre*, de Céline. J'avais vingt-huit ans et le spectacle de ces chefs collabos en fugue s'étripant dans les couloirs sentant la merde du château de Sigmaringen m'a arraché des larmes. J'ai pleuré aussi, de tristesse, au récit des humiliations que les Thénardier infligent à la pauvre Cosette, j'en avais douze : Hugo a le sens de l'énorme, son génie la bêtise, à rebours de l'intelligence analytique des Constant et La Rochefoucauld, précisément.

*Y a-t-il pour vous des périodes plus propices  
que d'autres à la lecture des classiques ?*

En marchant sur une plage l'été, ou l'hiver, dans tout moyen de transport laissant voir la lumière du monde, entre deux chapitres.

*S'il vous était donné de passer une soirée avec  
un auteur des siècles passés, lequel serait-ce,  
où l'inviteriez-vous, et de quoi aimeriez-vous  
parler avec lui ?*

Diderot. Il était vif, drôle, curieux de tout. Je l'inviterais à la terrasse du Café Corazza, sur les jardins du

CLAUDE ARNAUD

Palais-Royal, pour lui faire dire du mal de son ex-ami Jean-Jacques Rousseau. Je le « cuisinerais » au sujet de Julie de Lespinasse, héroïne d'un drame que j'écris, et lui demanderais s'il porte toujours la robe de chambre que Catherine II lui offrit.

*Du style de quel auteur classique pourriez-vous être jaloux, et pourquoi ?*

La meilleur remède contre la jalousie est d'être (ses livres) : quiconque sait définir son territoire littéraire trouve aussi le style qui lui convient. Je rêve néanmoins d'une liquidité mélodique que seuls Ronsard, Verlaine, Apollinaire et Aragon ont atteint, pour rester dans notre langue à la grammaire si raide. Ils sont parvenus à changer le marbre en eau, cela tient du miracle à mes yeux.

*L'incipit que vous placez au-dessus de tous les autres ?*

« J'ai une grande nouvelle triste à t'annoncer : je suis mort », Cocteau, *Discours du grand sommeil – Visite*.

*Le personnage de fiction qui vous fascine le plus ?*

Vautrin, dans *La Comédie humaine* (*Le Père Goriot, Illusions perdues, Splendeurs et misères des courtisanes*, etc). Cet ancien bagnard peut se changer à l'instant en prêtre, en agent légitimiste, en petit bourgeois rangé. Malgré ses prouesses transformistes, il n'arrive jamais à occuper les toutes premières places. Il préfère mettre en avant un jeune homme (Rastignac,

CHANGER LE MARBRE EN EAU

Rubempré), il juge la jeunesse et la beauté préférables à tout. Quand il devient chef de la police, après trente ans d'escroqueries, de meurtres et d'amitiés particulières, Balzac l'abandonne.

*Quel est le classique que vous êtes heureux d'avoir lu... pour ne plus avoir à le relire ?*

*Ulysse*, de James Joyce. Je ne me suis réveillé qu'à la fin, pour le monologue de Molly Bloom.

*Celui que vous aimeriez préfacer, traduire ou réécrire un jour ?*

J'adorerais introduire *Physique de l'amour*, de Remy de Gourmont, un précis plus que drolatique évoquant la libido exubérante des espèces animales. Je traduirais volontiers *Brève vie de Katherine Mansfield*, de Pietro Citati, quintessence de destin fracassé. Je serais prêt à réécrire *À la recherche du temps perdu*, le lecteur perdrait moins le sien. Je couperais les passages absurdes concernant Albertine pour mieux mettre en valeur les sommets de drôlerie, de cruauté ou de profondeur.

*Quel roman paru ces dernières années pourrait devenir, selon vous, un classique ?*

*Ali le Magnifique*, de Paul Smaïl (Jack-Alain Léger), un livre d'une puissance diabolique sur la décomposition de notre société et la frustration des fils d'immigrés, à l'heure du sacre de la marchandise, de

CLAUDE ARNAUD

l'hypocrisie bien-pensante et du dégueulis médiatique.

*Votre premier GF ?*

*Les Métamorphoses* d'Ovide.

*Votre meilleur souvenir de lecture en GF ?*

Diderot, *Le Rêve de d'Alembert*. Je compte bien en parler avec lui au Café Corazza.

*Y a-t-il une édition GF qui vous a marqué plus que les autres ? Laquelle, et pourquoi ?*

L'édition d'*Ourika*, le bref chef-d'œuvre de Mme de Duras. Avec une grande économie de moyens, Benedetta Craveri dit tout de la genèse et de la postérité de ce petit conte poignant racontant la vente d'une enfant-esclave noire de Saint-Louis du Sénégal à une dame de la haute société parisienne, de son assimilation exemplaire puis de sa blessure irréversible, à la découverte de son « handicap », au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

*Aujourd'hui, la GF a cinquante ans : que lui souhaitez-vous ?*

De faire de nous des classiques.

Dernier ouvrage paru : *Proust contre Cocteau*, Grasset, 2013.